

GEORGES ROUAULT
ANDRÉ SUARÈS

Correspondance

INTRODUCTION PAR
MARCEL ARLAND

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1960.*

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Au cours de ses nombreuses pérégrinations, Georges Rouault avait veillé jalousement sur les lettres qu'André Suarès lui adressait au cours des années. Installé dans la Sarthe en 1939, il dut partir en exode. Les Allemands campèrent dans son atelier.

C'est au grenier que nous avons retrouvé, quelques mois plus tard, peintures découpées et utilisées comme « stores de défense passive », céramiques brisées, tubes de couleurs crevés, plaques d'huile de lin, paquets de manuscrits éventrés, le tout en un magma inextricable, saupoudré de pastel et parsemé de plumes de poulet. Il fallut y récupérer une à une les lettres d'André Suarès.

Quant à celles de Georges Rouault, elles avaient été conservées par André Suarès avec le plus grand soin. L'écrivain, on le sait, fut menacé, poursuivi, pendant l'Occupation. Il se cachait à Antibes, cependant qu'à son domicile parisien, rue de la Cerisaie, on vivait dans la crainte de la Gestapo. Une nuit, M^{me} Kampmann¹ transporte tous les manuscrits d'André Suarès, dont les lettres en question, au grenier. A trois heures du matin, son travail est interrompu par des coups violents frappés à la porte... ce sont des voisins qu'incommode ce remue-ménage insolite.

1. Qui devait devenir quelque temps après M^{me} André Suarès. Elle se dévouait depuis plus de vingt ans à l'œuvre d'André Suarès à laquelle elle se consacrera désormais.

Suarès mourut à la Varenne en 1948. M^{me} Suarès-Kampmann fit connaître quelques mois plus tard à Georges Rouault l'existence des lettres restées intactes. Elle voulut bien, en vue d'une publication éventuelle, les lui confier. Il put en relire une grande partie pendant nos séjours dans le Midi. Il les tria, les écourta. Je faisais la lecture à haute voix deux heures par jour; il m'interrompait souvent pour me signaler les longueurs, les redites... et faire appel à l'excellente mémoire de ma mère, lui demander une date ou un renseignement, évoquer des souvenirs communs.

Il voulut aussi que je lui relise toutes les lettres de Suarès. Elles l'enthousiasmèrent... Il mesura plus que jamais, grâce au temps écoulé, la rare clairvoyance du grand écrivain méconnu qui avait cru en lui dès 1911 et le soutien moral et spirituel qu'il lui avait apporté.

Dès ce moment, Georges Rouault désira, lui aussi, la publication de cette Correspondance. Mais il doutait de la valeur de ses propres lettres, la supériorité littéraire de Suarès lui semblait écrasante. Il prit alors conseil de Marcel Arland dont il appréciait la subtilité et l'indépendance de jugement. Rassuré, il le chargea tout naturellement de la présentation du livre.

Georges Rouault n'avait pu revoir la totalité des lettres; nous en avons achevé la lecture en vue de la publication qu'il projetait, en nous permettant d'ajouter quelques notes.

Ainsi réalisons-nous l'un de ses derniers vœux.

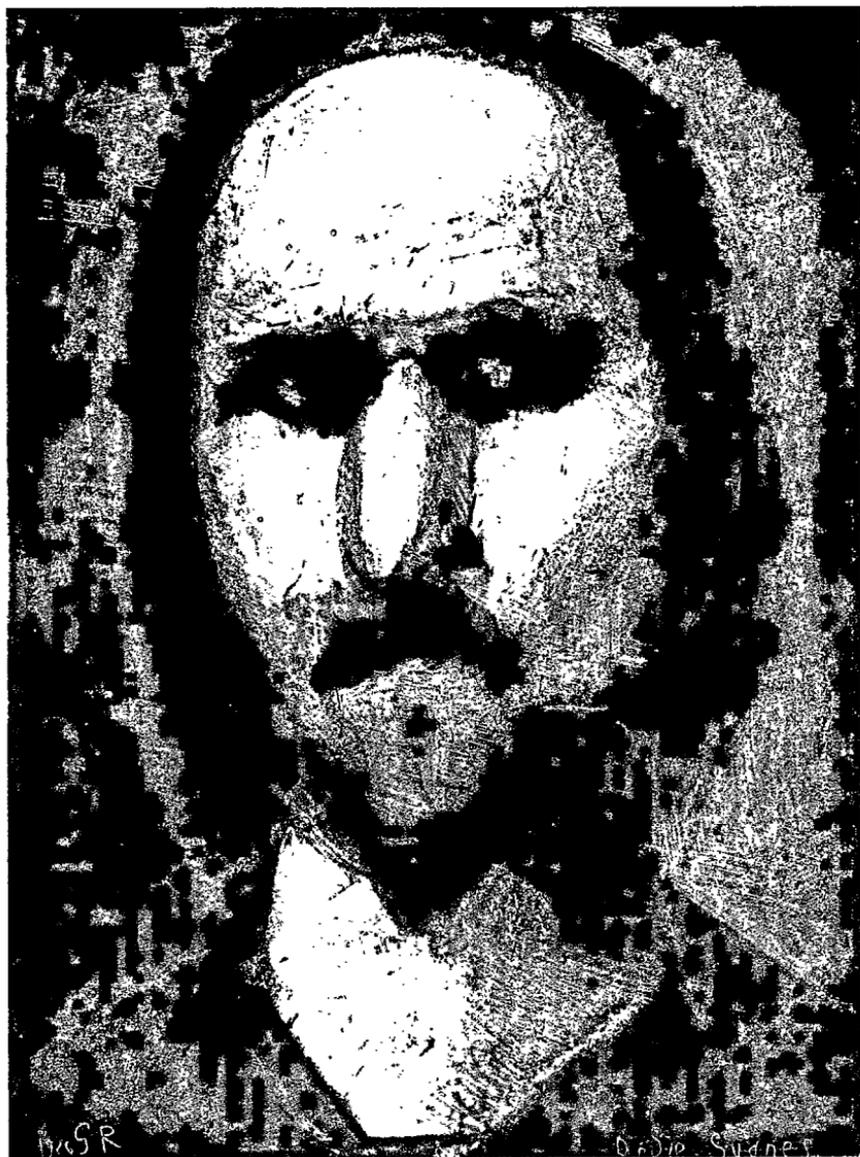
Isabelle et Geneviève ROUAULT.

Les dates sont, dans la plupart des cas, celles du cachet postal et, par là même, ne coïncident pas toujours avec les jours indiqués sur les lettres elles-mêmes.



GEORGES ROUAULT.

Portrait par lui-même.



ANDRÉ SUARÈS.
Portrait par Georges Rouault.

INTRODUCTION

André Suarès est mort en 1948; Georges Rouault, dix ans plus tard; ils se connaissaient depuis 1911. Si le peintre a pu souhaiter la publication de leur correspondance, ce fut dans le dessein de faire revivre une longue amitié et, par là même, de rendre hommage au précieux ami des mauvais jours. Voici donc que ces deux figures se trouvent définitivement rapprochées.

Elles peuvent nous frapper d'abord par leurs différences — déjà dans le ton, la forme et jusque dans le contenu des lettres. Suarès, quoi qu'il écrive, le fait en écrivain; il compose (non qu'il s'applique — c'est sa nature); d'une éloquence châtiée, d'une gravité impérieuse; souvent d'ailleurs plus concis dans une lettre que dans un livre, plus proche, à tout le moins plus nettement singulier; au demeurant toujours « Caërdal », vînt-il à parler d'un rhume — mais il en parle peu et ne livre presque rien de sa vie quotidienne, passionné avant tout par ses grands thèmes d'art et d'éthique.

Il n'y a certes pas moins de passion chez Rouault, qui affirme maintes fois avec violence les mêmes positions que son ami; mais c'est avec une spontanéité, un abandon, un foisonnement qui lui sont propres. Il aimait écrire, sans doute : lettres interminables, essais, souvenirs, poèmes, légendes pour ses gravures; mais il est peintre, et c'est à son œuvre de peintre qu'il consacre tout son art, ses scrupules et sa patience. Nul souci d'une tenue dans ses lettres, encore que le besoin constant de sincérité soit à sa façon une tenue. Il y parle selon son humeur, y vit au jour le jour; il nous livre pêle-mêle, mais profondément enracinés, ses obsessions, travaux et combats d'artistes, ses chagrins ou ses

joies : une maladie, une naissance, un deuil, un voyage, une rencontre, une querelle, une lecture, une image de l'enfance ou de l'atelier. Il se désole, se reprend, éclate, vitupère, s'attendrit, plaisante, emprunte soudain un ton très sage, ou joint l'humour au lyrisme dans une sorte de complainte populaire. Tout se passe enfin comme si tant de lettres n'en formaient qu'une, toujours reprise, jamais achevée. Cela ne va point sans confusion ni gaucherie (ni d'ailleurs sans de brusques et vigoureux bonheurs de langage). Mais c'est ainsi que nous ne cessons d'avoir le sentiment d'une présence immédiate. Pour qui ne connaît que le peintre, voici l'homme, voici les conditions dans lesquelles son œuvre s'est formée, et l'on ne saurait trouver là-dessus un éclairage plus fidèle.

Ce fut d'assez loin, semble-t-il, que Rouault et Suarès sont venus l'un à l'autre. Le peintre avait quarante ans; l'écrivain, trois de plus. Rouault a fait les premiers pas et demandé un accueil. Comment expliquer cet appel, venant d'un homme qui avait choisi la solitude comme l'une des nécessités de son œuvre?

Fût-il mort en 1911, Rouault eût été déjà un grand peintre, le peintre des Filles, des Juges, des Clowns, des Faces torturées. Mais s'il avait suscité par là quelques ferventes admirations, il restait à l'écart de son époque. Et que d'anciens laudateurs n'avait-il pas déçus, qui reprochaient au favori de Gustave Moreau, au « prix Chenavard », au peintre harmonieux des grandes scènes de l'Écriture, de renier ses premières tendances et ses vrais dons pour devenir le peintre de la grotesque ou dramatique laideur. Passe encore s'il avait eu la conviction de s'être pleinement réalisé. Mais de sa vie l'a-t-il jamais eue? Heureux d'un tableau, d'un progrès, d'une étape, mais d'autant plus avide d'aller plus loin. Ce qu'il avait pu faire jusqu'en 1911 ne lui servait qu'à mesurer ce qu'il lui restait à accomplir, et devant quoi, doutant de ses moyens, sinon de quelques-unes de ses tendances, il ne découvrait pas moins de misère en lui que d'acharnement. Joignons-y ce *fond de douleur et de mélancolie* dont il parle dans la première de ses lettres. Et replaçons le peintre dans les conditions de son existence et de son travail : il est pauvre; point de marchand; nul soutien de camaraderie ou

d'école; deux enfants à élever et bientôt un troisième; la fatigue d'une admirable épouse qui, pour préserver l'indépendance du peintre, passe le plus clair de son temps à donner des leçons de piano. C'est donc bien à l'une des heures les plus graves de sa vie, et des plus décisives, que Rouault se tourne vers Suarès.

★

Il avait eu des amis, il en avait encore — peu nombreux, mais tenaces. Si solitaire qu'il fût, et de tempérament si malaisé, timide et violent à la fois, faisant de la moindre traverse un drame, mais couvant sous ses airs brusques ou moqueurs un vieux besoin de tendresse, il était né pour les fidèles échanges. Je l'ai connu parfois bougon ou emporté, mais avec, soudain, une hésitation, un demi-mot, un silence, l'œil qui se lève et se détourne : les purs signes d'un cœur délicat. Porté ici à l'abandon comme ailleurs à la méfiance ou du moins à la réserve, il ne doutait point d'un ami, même si une ombre était passée entre eux. En 1914, malade, hanté par l'idée de la mort, *sans tristesse d'ailleurs*, mais inquiet pour les siens, il cite aussitôt les amis qui viendraient assurément à leur secours : *Mes amis Lehmann, Bagnères, Maritain* ¹... Léon Lehmann, homme discret et bon, peintre un peu trop discret sans doute, avait conçu pour lui, dès le temps de l'atelier Moreau, une admiration passionnée; vint une rencontre où Rouault put lui rendre service : ce fut dès lors, entre eux, une amitié sans défaillance.

Mais les écrivains? S'il n'en est presque pas aujourd'hui qui ne se flattent d'aimer la peinture la plus audacieuse et de la défendre, j'en vois peu qui, au début du siècle, aient montré cet amour, ou qui, le montrant, aient fait preuve de clairvoyance. Jacques Maritain fut l'un des premiers, le premier peut-être, à comprendre et saluer le génie de Rouault. Rien de surprenant, chez cet homme d'une scrupuleuse attention, d'une rare qualité d'esprit comme de cœur. Et

1. Lettre du 15 octobre 1914.

comment n'eût-il pas été sensible à la solitude volontaire de Rouault, à ses aspirations, ses exigences, son travail, à sa foi? Il devait écrire, en 1924, dans un essai qu'il lui consacra ¹ : « Un philosophe pourrait étudier en lui la vertu d'art comme à l'état pur. » Et dès 1919, à la suite de leurs entretiens, il avait composé *Art et Scolastique*.

Ce fut chez Léon Bloy qu'ils se rencontrèrent d'abord (en 1906). M^{me} Raïssa Maritain nous donne, sur ces premières rencontres, un émouvant et lucide témoignage : *J'ai gardé de cette discussion, écrit-elle* ², *une impression grave; toutes les questions importantes concernant l'art avaient probablement été posées. Si, ce jour-là, Rouault a discuté avec Léon Bloy, et essayé de lui faire comprendre le sens de ses nouvelles recherches, il a dû rapidement renoncer à se faire entendre du vieil écrivain dont toute la vision plastique était celle du Moyen Age et de la Renaissance, et qui ne pouvait renoncer à la beauté des formes. Combien de fois, dans les années qui ont suivi, n'avons-nous pas vu Rouault chez Bloy, debout, appuyé contre le mur, un léger sourire sur ses lèvres closes, le regard au loin, le visage apparemment impassible, mais d'une pâleur qui allait s'accroissant lorsque la question de la peinture moderne était abordée. Rouault pâlisait, mais gardait jusqu'au bout un silence héroïque. Et toujours, malgré cette irréductible opposition sur la question même de son art, il est resté fidèle à Léon Bloy. On eût dit qu'il venait chercher chez Bloy les accusations mêmes qui tourmentaient en lui ce qu'il avait de plus cher, — non pour les soumettre à une discussion quelconque, mais pour éprouver contre elles la force de l'instinct qui l'entraînait vers l'inconnu et qui devait triompher de tout obstacle.*

Double portrait, physique et moral, dont j'admire l'intensité et la pénétration. Mais, pour le peintre, l'incompréhension d'un homme qu'il plaçait si haut n'était pas seulement une épreuve — à coup sûr un drame. Il avait d'abord été conquis par Huysmans, et l'on voit bien ce qu'il pouvait aimer en Bloy : la cynique indépendance de l'homme et de l'écrivain, l'obstination dans une vie et une œuvre en marge,

1. Repris dans *Frontières de la poésie*.

2. *Les Grandes Amitiés*.

le « j'ai raison contre tous », la violence du ton et la vigueur du langage, la cruauté du trait, le mépris d'une société de porcs (et même de « cochons ») — le tout dans une atmosphère de sainte pauvreté et de foi irréductible. Et l'on voit ce qu'il pouvait attendre d'un tel homme, lui qui n'était pas moins farouche et obstiné, ni moins proche du peuple, ni moins violent dans la satire, la pitié et la foi. Les œuvres qu'il présente, il sait mieux que personne qu'il se doit de les dépasser; mais ne sont-elles pas déjà une garantie? Voici donc ces grandes figures où il dénonce, comme Bloy, la laideur et la misère. Que dit Léon Bloy? Il se lamente, il réproouve, il condamne : « Cet artiste qu'on croyait capable de peindre des séraphins, semble ne plus concevoir que d'atroces et vengeresses caricatures. » L'art de Rouault lui paraît « blessé à mort », et, s'adressant au peintre : « Vous êtes, dit-il, attiré par le laid exclusivement », sans soupçonner — cet amateur du moyen âge — que Rouault est déjà proche de nos sculpteurs et imagiers romans, même si, avant de pénétrer dans la Jérusalem céleste, il s'en tient aux gargouilles et aux monstres de chapiteaux.

Rouault a toujours gardé à Léon Bloy sa première vénération. Mais je doute que, fût-ce dans ses années les plus heureuses, il ait tout à fait perdu le souvenir de la blessure. Je ne m'y serais pas attardé, si nous n'en pouvions mieux comprendre ce qui le pousse vers Suarès.



Ce n'est pas moins le sentiment de leurs différences que celui de leurs affinités, les unes comme les autres lui étant nécessaires. Dans les rapports amicaux, il exigeait sans doute une commune conception de l'art et de la « vie-en-art »; cela donné, il n'en suivait que plus librement son humeur. Je ne l'ai jamais vu si heureux que dans la contradiction de détail; il faisait le diable dans un bénitier ou le saint en enfer, avec des vociférations et des rires; après quoi, l'on revenait aux choses sérieuses, deux ou trois, pas beaucoup plus, mais qui suffisaient à l'entente.

S'adressant à Suarès : *J'ai lu*, écrivait Rouault, (...) *de belles études de vous, qui m'ont fait mieux vous connaître, vous estimer et même vous aimer*¹. Suarès, en 1911, avait déjà publié beaucoup d'œuvres : *Images de la Grandeur*, *Le Livre de l'Émeraude*, *Sur la Mort de mon Frère*, *Bouclier du Zodiaque*, le premier *Voyage du Condottiere*, des chroniques, essais, relations, études sur les lettres et les arts... C'était un nom, et même une figure — figure indépendante, qui ne daignait rien demander, mais se blessait de recevoir si peu; farouchement éprise de solitude, mais non moins ravagée; hautaine, mais vulnérable, meurtrie d'un rien, et d'autant plus crispée dans son comportement. Son mépris pour les usages du monde littéraire, les succès quémandés, les gloires du jour, les politiques de chapelle ou de salon : on le lui faisait payer par des mines entendues, çà et là par un mot fielleux, ou pis, par un silence, qui lui était intolérable. Il va de soi que, dans la méfiance ou l'indignation, il pouvait aller jusqu'à l'injustice, soupçonnant partout des manœuvres, découvrant une insulte dans un sourire, ou, dans une discrétion, un manque d'égards.

Je ne l'ai pas connu, non qu'il fût pour moi un étranger, simplement parce que je n'ai jamais attendu que d'un hasard de rencontrer ceux que j'eusse aimé connaître. Je n'ai de lui que quelques mots, soit qu'il m'adressât un de ses livres, ou qu'il voulût témoigner aux miens une attention qui m'était précieuse. J'aimais qu'il fût Suarès, qu'il fût cet homme à l'écart, mais dont je sentais la ferme présence et le destin. Je ne le trouve pas moins présent depuis sa mort. La publication posthume de ses lettres, mélanges, notes rapides ou fragments l'a rapproché de nous et précisé, dans la mesure où l'homme et son image, avec de menues concessions de part et d'autre, sont venus se rejoindre.

Quelques éléments de son œuvre ont pu se rider : avant tout, les grâces poétiques, certaine contention un peu creuse là où l'écrivain n'est pas soutenu par une matière brûlante. Mais je reprends avec plaisir maintes études, maints propos — ses portraits d'écrivains par exemple (ceux de Retz, de

1. Le 16 juillet 1911.

GEORGES ROUAULT
ANDRÉ SUARÈS

Correspondance

C'est en 1911, à l'occasion d'un article d'André Suarès sur Ingres, que Georges Rouault lui écrit sa première lettre.

L'écrivain, d'un abord pourtant difficile, accueille affectueusement le peintre alors inconnu et c'est de ce jour que date une amitié qui devait durer plus de trente ans.

Rouault confie avec abandon à son nouvel ami ses recherches ardentes. Avec une compréhension vive et fraternelle, Suarès sait apaiser Rouault, alors que lui-même connaît, entre autres tourments, les souffrances de l'artiste méconnu.

Si leurs propos sont souvent relatifs à l'art et à la littérature, les allusions à la vie quotidienne trouvent dans cette *Correspondance* une large place : recherches d'appartement, maladies des enfants, voyages, conseils pratiques (d'artistes fort peu pratiques).

On y découvre mieux que dans une biographie le caractère de chacun : sensibilité ombrageuse de Suarès, véhémence et anxiété de Rouault avec parfois un côté malicieux qui révèle sa gaieté profonde.

Rouault vénérât son maître Gustave Moreau. Il admirait en lui l'homme et l'« animateur ». Lui-même, on le sait, n'eut jamais d'élèves, mais, chose qu'il ne prévoyait guère, ses remarques sur son évolution, l'École, les Maîtres, la Nature peuvent devenir de précieuses « indications » pour de jeunes peintres.

Ce volume contient deux cent soixante lettres échangées entre 1911 et 1948.



9 782070 255719



60-XII A 25571 ISBN 2-07-025571-9